

Apocalypse (suite et fin)

4 mars 2021

Les limites de la concentration étant ce qu'elles sont, cet article assez copieux a été divisé en **deux parties**. Dans une [première partie](#) nous avons confirmé que nous ne faisons pas de science-fiction, que le processus de la catastrophe est bien en cours. Après avoir réglé le sort des concepts fumigènes de Développement Durable et de Transition, nous avons vu comment la structure sociale se montre particulièrement exposée. Nous avons enfin constaté l'incurie de l'universel solutionnisme technologique, ainsi que les limites de l'inimaginable solidarité sociale au cours de la catastrophe. Dans cette seconde partie, nous nous demandons quels sont les mots qui nous enferment et quels sont ceux qui nous permettent d'aborder la problématique de manière ouverte et autonome. Les différents pièges une fois démontés, il nous restera à ouvrir les yeux sans ciller.

Nous voilà repartis dans un exercice de décodage. Parce qu'il faut bien user d'un vocabulaire pour initier la réflexion, j'ai privilégié jusqu'ici le terme de 'catastrophe', sans trop creuser la question. Mais les mots sont importants, aussi allons-nous vérifier la validité de ce choix.

Mettre des mots sur nos maux

Deux connotations sémantiques du vocable paraissent intéressantes là où nous en sommes. La neutralité d'abord, quant à l'origine, aux causes (1). Plus ou moins irréparable ou irréversible, ensuite. On ne se situe pas dans le même champs sémantique que le terme de 'crise', lequel suppose le caractère temporaire de la situation.

Le terme de 'glissement' (ou peut-être 'délitement') pourrait rendre compte d'une relative lenteur. On ne se réveille pas chaque matin dans un monde complètement différent de celui dans lequel on s'est endormi la veille, et pourtant tout

change chaque jour. Si l'on regarde en arrière à l'échelle de 5 ou 10 ans disons, on est frappé par le nombre de changements radicaux intervenus, dont certains étaient difficilement imaginables à l'époque. Le glissement, qui plus est, parfois s'interrompt. Intervient alors un épisode éventuellement accompagné d'une certaine restructuration ou de réajustements, avant que le mouvement ne reprenne. Un phénomène d'éboulement 'en escalier', par étapes.

Il fallait un mot, en voici deux. 'Catastrophe glissée' alors ? Ou 'glissement catastrophique' ? Notons aussi [le vocable de 'catastrophe lente'](#) auquel recourt M. PUECH. Restons en là, évitons de nous perdre dans les discussions byzantines.

Une première exploration de ces quelques termes a déjà permis la mise en lumière de quelques enjeux et de constater la nécessité de se faire du phénomène une image aussi lucide que possible. Il me faut ici abattre sur la table mes cartes: mon souci est d'éviter le terme de 'collapse', tellement pratique, d'accord, et de plus en plus connu et reconnu, mais qui véhicule un implicite problématique, dans lequel nous allons de ce pas quelque peu fouiller.

Collapso = collabo ?

Un sous-titre outrancier ? Certes, j'assume. Une petite provocation de temps à autre évite le relâchement de l'attention et la présente 'disputaison' promet d'être longue encore. Mais aussi parce qu'il me semble qu'ici il serait opportun que l'arbitre donne un bon coup de sifflet et sorte le carton rouge. Hélas, ou non, point d'arbitre. Et si le concept a fait l'objet de nombreuses analyses critiques éclairantes (2) depuis qu'il a été [introduit auprès du grand public francophone](#) en 2015, alors qu'il était déjà pratiqué depuis un moment déjà par un certain nombre d'auteurs anglophones, en particulier depuis [les travaux de Jared DIAMOND](#), il reste néanmoins 'le' terme incontesté des médias grand public et la garantie d'une vente assurée pour les

ouvrages traitant le sujet, usité et mouliné dans divers milieux politiques et enfin accueilli avec intérêt par le monde des grandes entreprises (3).

Le caractère hautement suspect d'une telle hétérogénéité unanime donne furieusement envie de discuter l'indiscuté. Limitons-nous ici à considérer la portée du terme au regard de deux aspects apparaissant fondamentaux dans le dénonciation de ce qu'il faudra bien se décider à considérer comme une forfaiture. Les deux prémisses du discours collapso, quels que soient les auteurs sont les suivantes : un, nous serons tous impactés et deux, nous sommes tous responsables. En ce sens ils rejoignent le message véhiculé par le terme associé d'«anthropocène» (4), mais aussi le discours des pompiers Colibris (tout en aboutissant néanmoins à des perspectives sensiblement différentes de ceux-ci d'ailleurs). Examinons de plus près ces deux propositions.

Tous sur le même bateau



Vitrail (détail) – église Saint Étienne du Mont (Paris) – <https://commons.wikimedia.org/wiki/User:Jebulon>

La substance du premier message est la suivante « nous sommes tous sur le même bateau ». Celui-ci, on l'imagine, peut-être celui qui nous porte d'une rive à l'autre (du monde d'avant au monde d'après, on a déjà connu ça !), ou la métaphore de notre société (qui avance, on le notera, sans trop savoir dans quelle direction certes, mais elle avance), ou encore, tiens oui, l'arche de Noé, qui va sauver de la catastrophe

l'essentiel de la vie terrestre. C'est beau, c'est poétique, quasiment archétypal. Il nous faut néanmoins contredire formellement : non nous ne naviguons pas à bord du même navire. Ou plutôt : si nous devons partager la même destinée, parce que aujourd'hui (ni demain d'ailleurs) nous n'avons pas le choix de développer une existence ailleurs que sur une planète globalement impactée, nous ne la vivrons pas tous pareillement.

Embarqués sur le même vaisseau nous ne devons pas nous attendre à partager pour autant un sort identique. Un certain nombre d'entre nous s'active au pilotage de l'esquif, décide des directions à prendre, des icebergs à contourner ou non, porte de beaux uniformes, loge dans de luxueuses cabines climatisées et déguste le homard à la table des officiers. D'autres, plus nombreux, s'agitent à quelques tâches (dont on mesure difficilement l'utilité parfois) sur les ponts supérieurs mais passent le plus clair de leur temps à attendre l'heure de l'apéro étendus sur des chaises longues. Tandis que la grande masse, elle, se trouve coincée en soute (l'ascenseur social doit être en panne une fois de plus) sans voir la lumière du jour, à faire fonctionner une machinerie graisseuse et puante, à s'entasser pour dormir et à manger les restes de ceux d'en haut. A ces quelques nuances près, nous pouvons nous rejoindre, nous sommes embarqués à bord du même bateau.

De l'idée de solidarité induite par le partage du navire de la métaphore, on constate toutefois qu'il ne reste pas grand-chose (5). Un certain nombre d'indications nous laissent même penser que les mieux lotis projettent de quitter le navire en laissant se débrouiller les blaireaux des étages inférieurs, s'étant assurés d'un accès privilégié aux canots de sauvetage voire, pour les mieux dotés, ayant organisé un rendez-vous en mer avec leur yacht privé ou de se faire débarquer sur une île privée exclusive (6). Et sans attendre ce qui se passera demain, il n'est que de regarder comment aujourd'hui les prémisses de la catastrophe les voient s'accrocher plus encore

à leurs biens et privilèges, mettre en place les coercitions qui assureront la pérennité de ceux-ci, endormir les soutards avec des [histoires de princesse](#), criant haut et fort qu'ils ont la situation bien en main, soyez rassurés braves gens, tout en brouillant les signaux qui pourraient susciter quelque émoi là en-bas. Notamment en diffusant cette métaphore induite d'ailleurs.

Tout comme il est dangereux de confier le bouton déclenchant le feu nucléaire à quelqu'un qui croit en la vie éternelle, il est imprudent de laisser les commandes du navire à ceux qui ont déjà préparé leur accès exclusif aux canots de sauvetage.

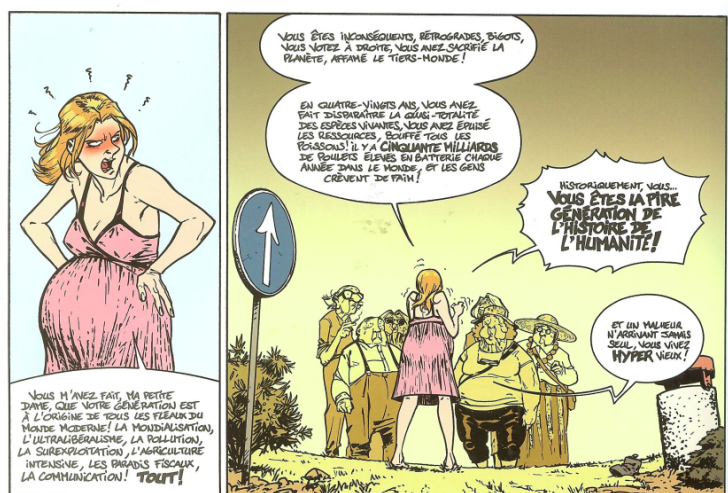
Mais si nous ne sommes pas tous logés à la même enseigne, ne partageons-nous pas tous néanmoins à un titre équivalent la responsabilité de la catastrophe en cours ?

Tous coupables (et plus encore les 'fucking boomers').

A peine trois siècles d'orgie énergétique et autres, occidentale d'abord, nettement plus partagée ensuite, nous ont amenés là où nous en sommes aujourd'hui. On en a bien profité. « On » ? Nos aïeux les plus récents et nous-mêmes serions-nous tou(te)s au même titre coupables, ayant tou(te)s batifolé dans la même consommation heureuse ?

A titre personnel déjà, il ne m'est pas possible d'accepter le verdict. J'avais à peine plus de vingt ans lorsque la lecture de [René DUMONT](#) (7), une révélation, m'a vacciné contre la maladie des trente glorieuses. Cette inspiration (bien d'autres ensuite ont pris le relais) m'a guidé jusqu'aujourd'hui, en permanence à contre-courant, même s'il reste vrai que à peu près personne à cette époque n'échappait vraiment à la folie consommatrice qui se mettait en place (8). Au quotidien, tous effectivement, nous avons peu ou prou participé à la gabegie. Après des années de guerre puis de reconstruction, de multiples privations et souffrances, tous les verrous traditionnels sautaient. Celles et ceux nés dans les années qui ont directement suivi la fin du conflit ont dès

leur plus jeune âge baigné dans cette culture de consommation, et donc en percevaient difficilement les contours et surtout les limites. Le modèle de la consommation de masse et sans limites était né. Nous en sommes toujours là. Notre mode de vie aujourd'hui, quoi qu'on puisse aimer se donner à penser, perpétue le même modèle, à peine aménagé en surface.



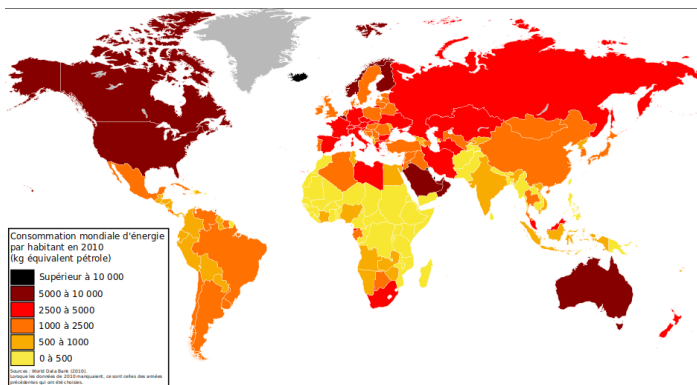
‘Les vieux fourneaux’ de W. LUPANO et P. CAUJET

Comment peut-on reprocher aux ‘boomers’ de n’avoir rien tenté dans les années soixante ou soixante-dix ? Si effectivement quelques rares scientifiques ou activistes déjà lançaient l’alerte (on ne les appelait pas encore comme cela d’ailleurs), ils étaient très peu nombreux, mal (ou pas du tout) relayés voire ridiculisés par les médias. Mais en 2021, alors qu’il est devenu difficile de passer une journée sans se trouver exposé au mot collapse, à une conversation de couloir sur le changement climatique ou au xème reportage à la télé sur la fonte de la banquise, l’écrasante majorité de celles et ceux que je vois vivre autour de moi, jeunes générations comprises, n’apporte à ses comportements aucun changement drastique (ah si, pardon, aujourd’hui on trie ses déchets, on utilise des sacs en papier, on refait l’isolation de la maison pour 1 euro et on pense sérieusement à compenser les vacances en avion cette année) et cède avec le même plaisir douteux aux sirènes de la consommation. Une consommation de plus en plus cheap sans doute (9) pour nombre d’entre eux, mais une consommation quand même, avec la gabegie de ressources qui

l'accompagne.

Si je semble prendre ainsi la défense de mes contemporains, alors que j'ai passé des décennies à les affronter, douloureusement parfois, sur ces terrains, ce n'est pas du fait de je ne sais quelle solidarité générationnelle intempestive, que nenni. La culpabilisation des 'boomers' s'inscrit dans une culture de la faute relativement aux pratiques qui nous ont amenés là où nous en sommes aujourd'hui, approche qui constitue à mon sens une lourde erreur de perspective. Hier et aujourd'hui, jeunes et anciens, tous nous avons, à divers égards, une responsabilité dans la genèse de la catastrophe. Mais nous ne sommes pas pour autant coupables du monde dans lequel la majorité des populations occidentales a vécu les dernières décennies, l'accusé est ailleurs ... Avant d'aller le chercher, quittons brièvement l'histoire contemporaine pour la géo.

Aujourd'hui la consommation énergétique d'un habitant du Sénégal représente 10 % de celle d'un Français



Consommation mondiale d'énergie (Source: Wikicommons – Bl4ck.c47)

Les trente glorieuses n'ont pas été une fête pour tout le monde, loin s'en faut. Une bonne part de l'humanité en effet n'est en rien concernée par les allégations de gaspillage irresponsable que nous venons de traiter. Aujourd'hui encore la consommation énergétique annuelle d'un habitant du Sénégal représente 10 % de celle du Français, qui elle-même se situe à la moitié du niveau de l'Etats-Unien moyen. Et si la Chine,

depuis quelques années, a pris la tête du classement des émissions de CO2 par pays, c'est moins pour rencontrer une demande intérieure (croissante néanmoins) que pour extraire, transformer, produire (et donc consommer minerais et énergie) à notre place.

La belle bâtisse de terre séchée de mes amis du Haut-Atlas (10), pourtant plutôt bien dotés dans le village, ne dispose d'aucun dispositif de chauffage (à 1700 mètres d'altitude, même à cette latitude, la neige et le gel ne sont pas rares durant l'hiver), la cuisine se fait grâce aux quelques fagots ramassés dans la montagne, la cuisinière témoignant à ce faire d'un art de l'économie carrément impressionnant, les déplacements de longue distance se font uniquement au moyen de transports collectifs (sur courte distance on ira 'pedibus cum jambis' ou sur l'âne ou la mule), la plupart des aliments consommés auront parcouru en tout et pour tout la distance du champ situé un peu plus bas dans la vallée à la cuisine. Difficile dans ces conditions de considérer que leur responsabilité vaut la mienne. Surtout après avoir fait pour les rejoindre la distance en avion !

Si on ne peut se plaindre ni des 'boomers' ni d'une bonne moitié de l'humanité qui n'a pas eu et n'a toujours pas les moyens de déconner autant que nous, on s'adresse à qui alors ? Un petit détour lexical, une fois de plus, devrait nous mettre sur la piste ...

Anthropocène

La même culture de la responsabilité humaine universelle et indéterminée sous-tend le recours au terme 'anthropocène' pour désigner la période dans laquelle nous sommes entrés, celle où la biosphère se trouve principalement déterminée à tous les niveaux (atmosphère, hydrosphère, lithosphère) par l'activité humaine. En ce sens le terme lui non plus n'est sans doute pas anodin. Raison pour laquelle il m'apparaît pertinent de le traiter ici en parallèle au vocable 'collapsologie'.

La culpabilisation, cela fonctionne plutôt bien. Si nous avons péché, il nous faut nous repentir. Et surtout pas remettre à plat l'histoire et rechercher quels sont les facteurs déterminants des folies exponentielles de l'époque. C'est une telle démarche pourtant qui a amené certains analystes à proposer le néologisme alternatif de 'capitalocène' (11). On peut voir en effet que l'influence croissante de l'activité humaine sur les éco-systèmes, outre le poids de la croissance démographique (12), est directement liée à l'avènement puis au développement d'un capitalisme thermo-industriel couplé à un système politique qui dénie aux citoyens la capacité à s'organiser collectivement pour remettre en cause celui-ci. Porter le regard sur l'anthropos d'un côté ou sur le capital de l'autre détermine évidemment une lecture toute autre de l'histoire, suggérant, quant aux mesures susceptibles de nous sauver de là, des pistes bien différentes.



faux (res-)semblants: granite et fayard

En termes d'économie politique l'analyse me paraît pertinente et dans cette mesure j'y souscris.

Anthropologiquement et/ou ontologiquement elle me paraît gravement méconnaître ce que l'on pourrait décrire comme une tendance à la démesure ([hubris](#)) caractéristique de notre espèce, dans ses versions les plus récentes (à l'échelle géologique) du moins. . [Icare](#) ignorait tout du capitalisme et du libéralisme, il connaissait la démesure. Ce que certains aujourd'hui, dans une approche plutôt étroite et mécaniste, appellent le '[bug humain](#)' prête à discussion mais ne peut être ignoré lorsque l'on s'interroge sur notre destin en cette époque charnière. J'aimerais pouvoir en traiter dans un prochain article.

Tous responsables alors ?

Nous avons vu les limites, dans le temps et dans l'espace, d'un énoncé en termes de responsabilité individuelle. Mais, au-delà de ce constat, rappelons-nous que, fondamentalement, responsable n'est pas coupable. La [responsabilité](#) suppose la reconnaissance des actes posés (ou non posés), implique éventuellement la notion de réparation, mais exclut la [faute](#), définie comme « acte ou omission constituant un manquement, intentionnel ou non, à une obligation contractuelle, à une prescription légale ou au devoir de ne causer aucun dommage à autrui.

Mon opinion est qu'il n'y a pas faute personnelle dans la mesure où nos choix individuels s'inscrivent dans un collectif qui développe règles, structures et discours aux fins d'orienter les choix individuels dans le sens qui lui convient. Sur cette planète nous ne sommes pas sept milliards d'individus vivant chacun sur sa petite île autonome, usant des pratiques de leur choix. Et depuis deux ou trois siècles nos choix individuels sont de plus en plus fortement orientés par les stratégies en constante évolution développées par le modèle économique dominant, que l'on pourrait désigner par le terme de capitalisme, qui s'est dans un premier temps mis en place en occident avant de gagner la totalité de la planète. Donc, oui, chacun de nous a brûlé dans sa vie un gros paquet

de pétrole. Mais si la voiture individuelle, par exemple, s'est imposée depuis le milieu du XXème siècle, c'est en bonne part grâce à l'aménagement du territoire dans lequel se redéployait après guerre le système économique, éloignant les gens de leur lieu de travail, des commerces, de leurs relations sociales. Au point de rendre la voiture de facto indispensable. De quelle faute pourrions-nous accuser celui ou celle qui tous les jours ébranle une bonne tonne de ferraille puante aux fins de déplacer quatre vingt kilos de tissus organiques ? Partout l'épicier du coin, la quincaillerie ou la boulangerie du quartier ont disparu. Il faut faire 20 ou 30 kilomètres pour rejoindre le boulot. Plus d'école au village, elle a déménagé au bourg. Les transports en commun, à l'exception des agglomérations urbaines, ne sont pas, loin s'en faut, à la hauteur des enjeux ou ne sont conçus que comme substituts à la voiture pour celles et ceux qui n'ont pas les moyens de la financer (13) .



Le camion comme détournement: voir l'article 'Les camions'

Il ne reste que la voiture individuelle pour rejoindre le taf ou le méga centre commercial situé en périphérie. Sans compter que l'heureux propriétaire dudit véhicule aura le privilège de [dépenser chaque année 4300 euros](#) (de l'ordre de 20% du revenu médian d'un ménage) pour financer le carrosse hélas nécessaire malgré lui. La voiture électrique est destinée à ne modifier en rien cette situation. Autre exemple. Si nous nous transformons une fois par semaine en larves cupides accrochées à un gigantesque chariot de courses, le cerveau juste capable encore de déclencher le réflexe d'achat au passage devant le produit qui aura défilé des dizaines de fois sur l'un ou l'autre écran croisés durant la journée, n'est-ce pas in fine parce que (14) la rémunération du capital exige une croissance

sans limite de la consommation ?

Tant collapsologues que tenants simplistes du vocable d'anthropocène se trompent de cible lorsqu'ils mettent l'accent sur l'individu. Et dans la mesure où nous acceptons, voire intériorisons, ce discours, nous nous privons des moyens de comprendre les processus en cours et d'agir utilement là où c'est encore possible.

Apocalypse et catharsis

Last but not least, le récit collapso suscite un malaise qui dépasse encore les considérations ci-dessus. Ces prophètes et leurs disciples paraissent en effet témoigner d'une attirance douteuse pour l'apocalypse, au sens biblique du terme. Au point d'y suspendre les guirlandes lumineuses d'un '[happy collapse](#)'.

Il nous est extrêmement difficile, en tant qu'individu, d'imaginer que le monde persiste après notre mort. D'où sans doute cette tendance universelle à anticiper une fin généralisée. Il s'agit d'une faiblesse narcissique banale, mais acceptons-nous vraiment d'y céder au point de laisser celle-ci piloter nos choix ? Un cran plus loin. Ces fantasmes de fin du monde ne sont-ils pas teintés d'un zeste d'eschatologie ? Les meilleurs, ceux qui ont cru à la révélation et se sont préparés survivront. Tandis que disparaîtront incrédules et obstinés de la croissance. Nous ne sommes pas bien loin du jugement dernier là. Passons un cran plus loin encore. Le monde d'après le collapse ainsi fantasmé apparaît pur, débarrassé des scories accumulées par l'humanité siècle après siècle. Le collapse serait alors l'épuration, la catharsis, dont émergerait une humanité neuve et brillante, débarrassée (on se demande bien comment) de ses tares anciennes.

On a tous droit aux fantasmes mais il nous faut reconnaître qu'ils sont ici bien mal placés et polluent grandement un concept dont nous avons pu constater les limites et effets

pervers.

En guise de non-conclusion



On s'interdira ici de conclure évidemment, c'est sans aucun doute prématuré, alors que nous tentons bravement de tenir la tête hors de l'eau. De l'exercice auquel nous nous sommes livrés retenons peut-être quelques 'leçons' provisoires.

- Inspirés peut-être par le roman fantastique (15) ou par l'une ou l'autre de nos faiblesses endémiques, nous sommes suspendus dans l'attente d'une grande implosion! perte de notre avenir projeté, perte de sens (matérialisme, croissance). Le mythe dominant part en vrilles avec la perspective d'une involution plutôt que d'évolution.

- Nous avons éprouvé la puissance du mythe partagé, chaque jour renforcé par la propagande (16). Même la prise de conscience ne suffit pas (dissonance cognitive). Reconstruire collectivement un autre discours sur l'homme, sur nous, nos limites et nos appétits, notre intégration dans le bios, notre vivre ensemble et notre sacré. Le chantier du nouveau récit est en cours. Nous avons repéré quelques unes des images employées et éléments de langage auquel il recourt.

- Il n'y aura pas une chute brutale suivie d'un lendemain qui chante mais une lente glissade, par à coups suivis sans doute de nombreux matins sombres . Et aujourd'hui nous sommes déjà dans ce processus.

- Le discours dominant sur la catastrophe (collapsologie, anthropocène, individuation et culpabilisation à tout crin) suscite la stupeur plutôt que de mobiliser nos forces, nous dépossède de notre vie aujourd'hui et nous évite de voir quels sont les pouvoirs à l'œuvre.

- La dégradation, suivant une progression exponentielle, des conditions de l'existence humaine (et autres) sur notre planète radicalise les pouvoirs en place et rigidifie le système social. Mais réduit également jour après jour le champs des choix possibles, des décisions à prendre et de la manière dont elles seront prises, le pouvoir se réduisant de plus en plus à des cénacles restreints, non-élus, opaques, techniciens et autoritaires.

Que peut-on espérer encore ?

Il m'est impossible de clôturer un texte, déjà bien long pourtant, sans évoquer l'espoir, l'inévitable question arrivant à tout coup au terme de semblables considérations : « Mais que peut-on espérer encore ? ». Il ne sert à rien d'espérer. **L'espoir est la flamme qui nous attire et nous brûle.** Nous grandissons lorsque nous nous efforçons de dépasser le couple désespoir / espoir et cherchons, découvrons, inventons le sens dans le 'vivre' (et l'on aimerait ajouter : 'tout simplement').

(1) Cause non exclusivement naturelles donc, et là on se réfère à la [signification du terme](#) par extension, plutôt que la signification première qui, elle, renverrait plutôt à un phénomène d'origine 'naturelle'.

(2) Par exemple :

- <https://www.liberation.fr/debats/2018/11/07/la-collapsologie-un-discours-reactio>

[nnaire_1690596/](#)

•
<https://usbeketrica.com/fr/article/les-collapsologues-sont-dans-un-rapport-de-convergence-avec-le-pouvoir>

• <https://revuegerminal.fr/2020/11/11/que-vaut-la-collapsologie/>

• <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article35111>

•
<https://www.gaucheanticapitaliste.org/leffondrement-des-societes-humaines-est-il-inevitable-une-critique-de-la-collapsologie-cest-la-lutte-qui-est-a-lordre-du-jour-pas-la-resignation-endeuille/>

• <https://www.revue-ballast.fr/depasser-les-limites-de-la-collapsologie/>

(3) Les entreprises mondialisées ne sont pas en reste, ayant recyclé le concept (et d'autres, transhumaniste notamment) dans le projet de '[Great Reset](#)'.

(4) C'est ainsi, par exemple, que l'[ouvrage fondateur de la collapsologie francophone](#), écrit par P. SERVIGNE et R. STEVENS en 2015, est sorti au Seuil dans la collection '**Anthropocène**'.

(5) « La société du risque ne cesse de menacer et de croître, et elle ne connaît plus ni différences, ni frontières sociales ou nationales [...]. Cela ne veut pas dire pour autant qu'on assiste à l'avènement de la grande harmonie face aux risques croissants provoqués par la civilisation. Car c'est justement dans la façon de réagir aux risques qu'apparaissent de nombreuses différenciations sociales et de nombreux conflits d'un type nouveau » (Ulrich BECK, *La Société du risque, Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Champs/Flammarion, 2001 (1986), p. 84.

(6) voir la note 13 de la [première partie de ce texte](#).

(7) Voir par exemple [cette interview](#) où René DUMONT aborde, en 1973, la problématique de l'épuisement des ressources. A la même époque, avec une approche sensiblement différente, le [rapport MEADOWS](#) remettait en question la thèse de la croissance infinie.

(8) Une anecdote me revient en tête en écrivant ces lignes, qui me paraît exemplative des mentalités et du mode de vie de l'époque. Elle est livrée ici pour l'érudition des jeunes générations. L'histoire m'a été racontée par un ami arrivé en 1968 dans ces collines désertées par les paysans et qui se repeuplaient de barbus aux cheveux longs débarqués des villes. Il est arrivé quelques fois, me racontait-il, que lors d'une soirée prolongée entre copains, le bar-tabac du village fermé à la nuit tombante, si les 'clopes' venaient à manquer, il y avait toujours bien l'un ou l'autre de ces jeunes occupés à rebâtir un monde meilleur pour monter dans une voiture et faire deux fois les quarante bornes séparant ce trou perdu de la petite ville la plus proche afin de s'acheter le paquet de Gitanes. L'essence ne coûtait rien, quant au reste ...

(9) La [croissance de la part de la population disposant de très bas revenus](#), croisée avec l'exacerbation permanente du désir de consommer dans laquelle nous baignons, crée des opportunités de marché bien vite exploitées. Copier sur un

mode dégradé les formes de vie et les objets de consommation des catégories sociales plus aisées constitue un appel à des gammes au rabais et images de marques clinquantes.

(10) Voir divers articles sur ce blog, en particulier ceux de la [catégorie 'Haut-Atlas 1'](#).

(11) De nombreux auteurs, en fonction de leur angle d'analyse privilégié, ont suggéré divers termes alternatifs à celui d'anthropocène (ce qui peut donner lieu à d'[amusants petits jeux](#) d'ailleurs). Ainsi du vocable de '[Plantationocène](#)' employé par les courants de pensée influencés par la penseuse éco-féministe [Donna HARAWAY](#).

(12) Sujet extrêmement difficile, tabou bien souvent, et pourtant incontournable. Il n'est pas certain que la question démographique gagne à être considérée comme un 'problème' auquel il faudrait apporter des 'solutions'. Ce qui ne fait aucun doute par contre c'est que la plupart des défis qui se présentent à nous sont à des degrés divers aggravés par la taille de la population humaine.

(13) Il suffit de constater la couleur de peau des personnes qui attendent le bus ou le métro, en-dehors des centres urbains gentrifiés ou des quartiers d'affaires.

(14) Une approche en termes de causalité ne me paraît pas heuristique. Je tente de privilégier une étude de relations et de processus. Les différents avatars du capitalisme depuis sa naissance peuvent être vus, me semble-t-il, comme des formes évolutives d'exploitation d'un déséquilibre humain plus ou moins sensible selon les époques (voir le dernier paragraphe en sous-titre 'Anthropocène' du présent article). A explorer plus tard ...

(15) La fantasmatisation du 'monde d'après' chez les auteurs de littérature fantastique constitue un sujet passionnant. Ainsi par exemple la lecture de deux grands classiques du genre, 'Ravages' de [René BARJAVEL](#) et 'Le Fléau' de [Stephen KING](#) mais aussi du ténor français contemporain, [Alain DAMASIO](#) ('Les furtifs' en particulier), met à jour des délires patriarcaux, communautaristes, religieux et/ou franchement fascisants.

(16) Il ne m'est plus possible de me souvenir qui a dit que le propagandiste a réussi quand son discours est devenu le sens commun.

Voir grand

4 mars 2021

Suite et fin du récit commencé avec le post [‘La feuille blanche et le M’Goun’](#), suivi du post [‘Un pied devant l’autre’](#) puis de [‘De quelques antidotes à l’ivresse des cimes’](#)

Face à moi alors que j’entame la descente côté sud, une mer de reliefs s’éloignant pour mourir en vagues décroissantes dans l’océan du désert. Difficile au début de se concentrer sur ses pas et l’itinéraire dans ces conditions. Puis la réalité de la montagne se rappelle à moi : comment contourner à moindre coût cette combe profonde ou ce névé ?, quel est le degré de stabilité de ce pierrier que je traverse en diagonale, alors que la pente s’accentue ? etc. Arrivé sur une grosse croupe indolente, je décide de m’arrêter, pour faire le point sur ce nouvel itinéraire maintenant entamé et tenter de distinguer dans le paysage un tracé, si possible d’aspect engageant. Phénomène de ‘descente’ après le ‘shoot’ intense du sommet, ou autre, je sens s’insinuer l’angoisse, envahissant mes membres et mon cerveau. Fini l’émerveillement du grand paysage, je perçois de plus en plus l’imposante lourdeur de mon environnement. Où que porte le regard, ce ne sont qu’énormes masses minérales, failles profondes, ruptures aiguës. Au loin, plus bas, beaucoup plus bas, aucune trace de piste ou de chemin. Au sud-est, à une journée de marche peut-être, une large vallée d’altitude semble me tendre les bras, avec ses belles étendues vertes sans doute pâturées par les troupeaux en estive. Mais à son extrémité distale je la vois se rétrécir et terminer dans une combe raide qui semble bien être le départ d’un torrent. Je sais d’expérience qu’il est illusoire et surtout très risqué d’emprunter le cours de ceux-ci. Aucune habitation évidemment, là ce n’est pas une surprise, il me faut redescendre bien plus bas que cet horizon pour trouver les premiers hameaux.

Je m’active, histoire d’envoyer balader ce moment de faiblesse

(1). Je prends l'azimut de Ouarzazate, grâce au GPS, qui s'il ne dispose pas d'un fond de carte détaillé, me permet néanmoins de tracer la ligne droite entre ma situation actuelle et ma destination. Sûr que la ligne droite ne constituera pas le meilleur chemin, ici encore moins qu'ailleurs, mais il me faut bien une direction générale à laquelle me référer ensuite. Pour compléter, une observation systématique du paysage proche et moyenne distance dans un arc de 45° de part et d'autre de l'azimut. Qu'est-ce que cela donne ? Progressivement se construit dans ma tête un début d'itinéraire, qui paraît jouable dans la mesure limitée de mon champ de vision. Sans doute est-ce en grande partie illusoire car celui-ci se réduit au grand maximum à deux heures de marche mais cela me permettra de démarrer, n'ayant aucune intention de m'éterniser là-haut.

Ambition



Faire confiance à la petite aiguille aimantée tremblotant dans son boîtier transparent et au type qui a pour l'instant les deux pieds dans mes chaussures n'est pas si difficile en fait, mais constitue néanmoins une expérience intéressante. Au

départ, tout est possible : nulle direction ne s'impose à moi, aucun signal d'interdiction, aucune clôture, aucun guide. Voir grand. Être ambitieux. Le terme inquiète ? Effectivement, ambition et démesure sont les deux mamelles des pires fourvoiements humains. Mais j'use ici du terme, souvent péjoratif donc, dans une [acception secondaire](#), au sens du « désir d'accomplir, de réaliser une grande chose, en y engageant sa fierté, son honneur »(2). Fierté et honneur étant un peu trop narcissiquement connotés à mon goût, la définition des « grandes choses » étant plus que relative, le terme de « désir », simple à première vue, me paraissant nécessiter de futures explorations soutenues (3), j'userai donc du terme 'ambition' comme d'une « tension vers un accomplissement ».

Nulle mégalomanie dans l'expression « voir grand ». « [Small is beautiful](#) », le rappel se vérifie depuis près de 50 ans. L'idée ici c'est de ne pas se recroqueviller, élargir son champ. Voir large alors ? Autant que faire se peut, éviter de s'auto-limiter. Partir de l'idée que tout ce qui n'est pas interdit est autorisé plutôt que de se dire que tout ce qui n'est pas explicitement autorisé est interdit. Les obstacles que nous construisons nous-même sur notre chemin, les murailles que nous dressons autour de nous, le tout s'ajoutant aux limites considérables dérivées du contrat social (4), cela fait beaucoup. Face à ces impedimenta nous ne sommes pas tous égaux. Le milieu social de naissance, la génétique, l'éducation, les événements de l'existence, etc nous dotent plus ou moins. Mais le même élan peut nous pousser, quel que soit le point de départ.

Pas âme qui vive

J'ignore de quoi sera faite la fin de cette journée, encore moins celle de demain, mais je vais. Nul n'est là pour me dire où aller ou ne pas aller. Même le sentier, version très 'soft' il est vrai de la guidance, n'est pas là pour altérer cet état. Seules les sensations intenses, indescriptibles, qui s'imposent à l'errant dans ce paysage hors échelle arrivent à

me distraire de cette détermination.

Après quelques pentes assez raides au début, mon parcours s'est quelque peu aplani. Afin de minimiser les montées, je circule autant que possible en suivant les courbes de niveau, avec bien sûr une tendance naturelle à la descente. Peu à peu la caillasse brute fait place à des étendues boueuses d'abord puis couvertes d'une végétation squelettique (5) qui donne à certaines étendues des allures de désert. Je m'attends d'ailleurs à croiser quelque tribu nomade, éleveurs de dromadaires, le tableau serait complet. Mais non, aucune trace, pas âme qui vive semble-t-il à des lieues à la ronde, sans doute suis-je trop en altitude encore.



En fin de journée se lève un vent soutenu, de très fortes bourrasques aussi parfois, tandis que le ciel s'assombrit. Je commence à me faire du souci pour ma nuitée, d'autant que je traverse une étendue couverte de touffes épaisses d'herbe sèche qui semble sans fin et où nul abri naturel ne se présente. Peut-être en descendant quelque peu dans cette combe que je distingue à moins de deux kilomètres au jugé ? Forçant le pas car le vent devient vraiment pénible, j'arrive en nage à cette dépression qui se révèle en fait à peine moins exposée. Après quelques tours et détours j'y trouve néanmoins un ravin peu profond qui me permet d'espérer de moins subir

les rafales. S'il est au sec en ce moment, il est visiblement parcouru de ravines qui doivent drainer les eaux pluviales. Pas trop le choix. Je plante la tente au point le plus élevé, entre les ravines, et m'acharne à creuser un fossé susceptible de dévier une coulée qui menacerait mon abri. On imagine le cirque qu'a pu représenter le montage de la tente par ce temps, sur un sol plus que caillouteux. La séquence repas fut donc rapide, la nuit ponctuée de courts réveils destinés à m'assurer de l'état de la toile et des tendeurs, mais au final moins mauvaise que prévu.

Pressé de quitter ce lieu qui m'avait si mal reçu, je démarre alors qu'il fait à peine jour. Le ciel est bas mais le vent tombe une fois entamée une nouvelle franche descente et il ne pleut pas. Voici les premières sources. Je comptais sur elles, mes deux bidons sont vides. L'eau sourd au ras du sol dans la végétation et circule en ruisselets qui semblent un temps désorientés avant de se regrouper un peu plus loin pour finir dans un ravin. Pas de troupeau, je prends le risque, d'autant qu'il va me falloir patienter encore le temps que les pastilles désinfectantes fassent effet.

L'antenne de l'Office de Tourisme reste introuvable



En fin de matinée je débouche au-dessus d'une large vallée d'altitude que je surplombe encore de deux ou trois cent

mètres. J'y distingue les constructions typiques des bergers en estive et, d'ailleurs, quelques cris et bêlements faiblement perçus me confirment que, non, je ne suis pas le seul être humain restant au monde après une catastrophe nucléaire ou autre. Ayant pas mal dévié de mon azimut ce matin, je corrige en rejoignant la vallée beaucoup plus à l'ouest, loin des constructions que j'avais repérées. Très vite j'aperçois le départ d'un ravin, situé pile dans le bon axe, et que semble rejoindre une trace au sol, résultat de passages répétés des troupeaux et bergers. Progressant dans cette direction en traversant la vallée, je vois arriver à quelques centaines de mètre un troupeau de petites chèvres suivi par des enfants : une jeune adolescente et une gamine qui doit avoir six ou sept ans. Elles progressent lentement avec le troupeau en guidant celui-ci au moyen de cris brefs et surtout de cailloux adroitement lancés vers la récalcitrante qui ferait mine de trop s'écarter. Elles paraissent à la peine, le petit troupeau ressemble plus à un essaim virevoltant en tous sens qu'à un défilé du 14 juillet. Je fais quelques pas pour me situer à proximité de leur passage obligé. Les deux jeunes bergères semblent intriguées (on comprend aisément) mais pas trop inquiètes. Je veille néanmoins à me maintenir à distance d'elles. Ma question : ce ravin là que je songe à emprunter mène-t-il dans la bonne direction et, dans l'affirmative, est-il praticable ? Ou n'importe quelle information qui irait dans ce sens là en fait, je ne ferai pas trop le difficile vu que l'antenne locale de l'Office de Tourisme reste introuvable. Je ne me souviens plus comment se mène le dialogue mais j'obtiens la réponse (quelque chose de l'ordre de « oui, vas-y mon gars ») et sors de ma poche une belle barre aux fruits secs dont je m'étais promis de profiter avec gourmandise un peu plus tard. Les voilà reparties, deux gamines au milieu de nulle part, lorgnant la friandise avec des yeux brillants, s'entraînant probablement à raconter au retour comment elles ont croisé un être bizarre en route vers cette ville où sans doute elles ne sont jamais allées. Songeur devant ces deux petites personnes

au milieu de l'immensité, j'essaye un moment de me figurer comment une enfance de ce type peut structurer une personne mais j'y renonce, trop éloigné de mon propre univers.

Une méfiance farouche

Me voici donc à cet endroit où le bord de la vallée s'affaissant en pente douce se parsème de rochers entre lesquels coule calmement un beau filet d'eau claire, entame sa descente en entaillant la falaise . Plutôt avenant mais je reste très méfiant néanmoins. Vais-je me fier à l'assertion de deux gamines issues d'une autre planète que la mienne et à un semblant de trace dans la végétation ou dois-je me rallier à ma crainte de ces entonnoirs longs de plusieurs kilomètres, pratiquant parfois des dénivelées impressionnantes, s'élargissant ou rétrécissant au gré des falaises qui l'encadrent ? Là où j'en suis rendu, toute recherche d'une hypothétique alternative me prendrait sans doute à tout le moins une journée de marche supplémentaire, sans garantie aucune quant au résultat. J'entreprends donc de suivre le ruisseau, conservant juste sous la surface une méfiance farouche.

Assez aisée au départ, la progression, comme je m'y attendais, devient rapidement pénible. Je persiste à suivre le cours du torrent, désescaladant de rocher en rocher, bien que je voie souvent la trace accrochée un peu plus haut sur la pente raide de l'une ou l'autre rive. Mais mes tentatives de suivre celle-ci s'étant soldées par une ou deux belles frayeurs, je lui préfère la stabilité des rochers du fond du ravin. Épuisé et simultanément fasciné par ce parcours inhabituel, j'arrive avec soulagement à un élargissement du ravin. Mais c'est pour constater qu'il s'agit d'un confluent, mon torrent en embarquant un autre au passage, dédoublant du coup le volume d'eau. Sans trop d'illusions j'explore la suite du lit mais là le diagnostic est clair : ça ne passe plus. J'envisage, les épaules basses, de rebrousser chemin. Pas de précipitation, on s'assied et on réfléchit. Depuis que je sillonne la montagne,

mon œil s'est entraîné au repérage des traces et c'en est bien une, j'en suis sûr, que je repère au loin sur la rive droite, bien au-dessus du ravin, là où un imposant amas d'éboulis à 45° garnit le pied de la falaise abrupte. L'impossibilité de cette voie m'apparaît de l'ordre de l'évidence mais il est tout aussi évident qu'elle se trouve là. Au bon endroit (encore faut-il l'atteindre!) , dans la bonne direction, quasi rectiligne, bref bien alléchante. Je pense à nos virées dans la montagne à laquelle est adossée le village, avec mon ami Azroun, comment il moque parfois ma lourdeur et ma maladresse alors que l'ancien petit chevrier gambade là-dedans comme doté de quatre pattes. Une impossibilité à mes yeux ne devrait donc pas être une impossibilité tout court. Si j'arrive à rejoindre cette trace, je devrais moi aussi, en trouvant une allure adéquate, aidé de mes bâtons, pouvoir suivre la sente aérienne des troupeaux et des bergers.

Il n'y a qu'à leur emboîter le pas ...

Après moult détours et passages raidissimes, j'atteins l'endroit repéré. L'estomac contracté, je laisse le regard suivre ce filet de trace devant moi. Attraction. Mais la pente sur laquelle il circule est bien raide et, quelques dizaines de mètres plus bas, c'est le ravin du torrent hérissé de roches qui attend le corps qui chute. Répulsion. Je construis devant moi l'image d'un gamin poussant devant lui une douzaine de chèvres ... et je leur emboîte le pas. Cela fonctionne l'imagerie mentale ! (6).



Lentement, le regard posé quelques mètres au-devant, je m'avance. Je suis dans le rythme, ça se passe plutôt bien. Cette trace s'est emparée de moi, je n'ai plus d'autre choix que de la suivre encore. Mais là elle remonte pour passer au pied de la falaise alors qu'il me semble plus simple de franchir la barre rocheuse, pas trop haute, qui se dresse devant moi. Illusion, derrière cette barre, le vide. Je repère au loin, à plusieurs kilomètres encore, une antenne de téléphonie. Soulagement. Puis je reprends : faire confiance à la trace, suivre le petit troupeau et le gamin. Combien de temps l'ai-je suivie cette trace?, je suis incapable d'en parler, tant j'étais concentré sur chacun de mes pas. Et voilà, enfin, les masses d'éboulis s'amenuisent, mon fil d'Ariane redescend dans le ravin dont la profondeur s'est bien réduite, alors que celui-ci s'est sensiblement élargi aussi et permet une progression de part et d'autre du torrent. Encore une petite heure de marche en suivant le flot et c'est le premier barrage (7). Rapidement je me débarbouille afin

d'éviter de trop effrayer les paysans qui ne s'attendent certainement pas à voir un étranger arriver de la montagne. Apparaissent les premières terrasses, pas mal de beaux noyers (quel ombrage fantastique!) et là cette femme qui travaille la terre et n'a pas perçu mon arrivée. Faisant délibérément rouler sous mes pieds quelques cailloux pour me signaler je me rapproche jusqu'à ce qu'elle se redresse. Là, c'est clair, elle s'étonne mais ne semble pas vraiment effrayée. Gestes, mots, mimiques, tout y passe. Elle rigole, moi pareil. Alors, me faisant signe de la suivre, traversant plusieurs terrasses de culture où d'autres sont au travail, tous bien sûr commentant bruyamment mon passage, puis trois petites maisons de terre sèche appuyées les unes aux autres, elle me conduit au départ d'un sentier (un vrai celui-là, et non plus une trace fragile) qui emprunte la suite du ravin, maintenant devenu vallée, pile dans la direction de mon azimuth.

Me voilà de retour, avec un plaisir qui me surprend un peu d'ailleurs, dans le monde des humains. J'achèverai ici le récit, même si le chemin jusqu'à Ouarzazate fut long encore, parsemé de quelques embûches mais aussi de belles rencontres, telle celle de l'instituteur solitaire. Les portes du M'Goun se refermaient derrière moi, et avec elles ce récit.

(1) La faiblesse n'est ni une maladie ni une tare et je n'ai rien du surhomme mais lui laisser la place n'est pas toujours indiqué. Lorsque les circonstances le permettent, il est bon de se laisser aller. Ce qui me rappelle l'anecdote que voici. Après une de ces traversées intenses et riche en émotions d'ordres divers mais bien intenses, toujours dans la même région, j'atterris dans un gîte pour groupes équipé de vraies douches individuelles. Je suis seul dans cette salle, j'actionne la douche et l'eau coule froide, ainsi que je m'y attendais. J'entreprends néanmoins de me savonner mais après un bon moment voilà que l'eau se réchauffe ce qui, au randonneur exténué n'ayant connu que les ablutions dans le torrent voire pas d'ablutions du tout, peut apparaître comme un vrai petit miracle. C'est alors que le corps qui avait enduré jusque là sans broncher se fend d'un hoquet de sanglot que je n'avais nullement vu venir, un seul, pendant que cette délicieuse eau tiède me ruisselle sur les épaules. Une douleur, un stress avait trouvé le moment de faiblesse pour s'exprimer.

(2) CNRTL

(3) *J'aimerais y revenir dans un prochain article.*

(4) Le [contrat social](#) c'est en quelque sorte le compromis entre l'individu et le(s) groupe(s) dans le(s)quel(s) il s'inscrit. Lorsque, comme aujourd'hui, l'autoritarisme prend le dessus, on peut supposer que l'un ou l'autre terme du contrat est mis à mal et que la partie avantagée souhaite prendre le contrôle de la partie lésée.

(5) *Il me faut ici confesser et m'excuser de mon ignorance quasi totale en matière de botanique (exception faite, un minimum en tout cas, pour ce qui se mange).*

(6) *J'y ai quelques fois eu recours dans des situations difficiles à gérer, surtout face à la peur, avec des résultats intéressants.*

(7) *qui permet de stocker une masse d'eau et d'orienter celle-ci vers un ou plusieurs canaux irriguant les terrasses cultivées situées en aval*